

Napoléon
LA DERNIÈRE
BATAILLE

1814-1815 Témoignages

Présenté par Christophe Bourachot

omnibus



**On voyait des gamins de douze ans,
portant chacun deux fusils sur leurs épaules**

Après avoir commencé comme simple soldat, Nicolas Planat a gravi les échelons, de 1809 à 1813, jusqu'au grade de capitaine. Aide de camp du général Lariboisière, il est désigné en 1813 pour être celui du général Drouot.

Lorsque l'Empereur quittait Paris pour se rendre à l'armée, personne ne savait d'avance ni le jour de son départ ni le lieu désigné pour le quartier impérial ; les personnes les plus rapprochées de lui avaient soin de s'informer aux écuries du départ de ses chevaux de selle, et faisaient suivre une partie des leurs ; mais tout cela se faisait avec mystère et avec la plus grande discrétion, en sorte que les pauvres aides de camp

n'étaient avertis qu'au dernier moment et rejoignaient comme ils pouvaient.

Quoique le général Drouot m'eût exempté de tout service pendant mon séjour à Paris, j'allais cependant tous les jours prendre ses ordres ; le 25 janvier, il me dit :

— L'Empereur part ce matin pour Châlons ; je pars avec lui en poste ; arrangez-vous pour me suivre.

Rentré chez moi, je fis partir mes deux chevaux avec mon domestique, et je me mis dans un *coucou* qui me conduisit jusqu'à Meaux. Je fis ainsi par voiture d'occasion les quarante lieues qui séparent Paris de Châlons, où je n'arrivai que le 27 au soir.

Là, j'appris que l'Empereur et toute l'armée étaient partis pour Saint-Dizier, où l'on pensait qu'il y aurait une bataille. Comme les voituriers ne se souciaient pas d'aller dans cette direction, crainte de se trouver dans quelque bagarre, j'achetai un bidet de poste tout sellé et bridé, et je partis dans la direction de Saint-Dizier.

Mais arrivé à Vitry, j'y trouvai l'ordre de ne plus correspondre avec Saint-Dizier, attendu que l'armée avait pris par la traverse et se dirigeait sur Brienne par Montier-en-Der. A la première poste après Vitry, le chemin se bifurquait, et je m'adressai au maître de poste qui, soit malice, soit malentendu, m'indiqua la route qui conduisait à Troyes ; à deux lieues de là seulement, le maire d'un village m'engagea à rebrousser chemin si je voulais aller à Montier-en-Der, ce que je fis, tantôt à pied, tantôt à cheval, avec une pluie battante et dans la boue jusqu'à la cheville du pied. Je restai ainsi un jour et une nuit dans la traverse, et ne rejoignis le quartier impérial que le 30 janvier dans la matinée. Il y avait eu la veille une affaire très chaude à Brienne, et j'eus bien du regret de n'y avoir pas assisté.

Nous restâmes à Brienne jusqu'au 1^{er} février ; mais ce jour-là, l'Empereur, informé que l'ennemi s'avavançait en grande force dans la direction de Bar-sur-Aube à Brienne, résolut de lui livrer bataille dans un lieu appelé La Rothière, ayant sa droite appuyée à l'Aube, et sa gauche à un grand bois. Le combat, qui commença à une heure de la journée, se prolongea jusqu'à la nuit et ne fut pas heureux pour nous ; l'ennemi, très supérieur en nombre et en artillerie, nous repoussa jusqu'à Brienne-la-Vieille ; le général Drouot resta sur la route avec une batterie

de 12 pour protéger la retraite, et nous ne rentrâmes à Brienne qu'à 9 heures du soir.

Le lendemain, la retraite continua en descendant l'Aube, que nous passâmes au pont de Lesmont. L'Empereur coucha à Piney, et le lendemain, 3 février, il se porta sur Troyes, où nous restâmes jusqu'au 5.

Là nous vîmes un matin arriver Rohan-Chabot, qui est aujourd'hui le prince de la Paix. Il était alors à l'état-major du prince de Neuchâtel [Berthier]. Il arriva avec une blouse de paysan, prétendant avoir été fait prisonnier au combat de La Rothière, et s'être sauvé avec beaucoup de peine des mains de l'ennemi à la faveur de son déguisement. Mon service m'ayant appelé deux fois à l'état-major du prince de Neuchâtel, j'y entendis des propos qui me firent juger qu'on n'y était pas fâché de voir arriver l'ennemi à Paris.

L'Empereur, ayant fait tâter l'ennemi en avant de Troyes, reconnut qu'il était en force comme sur l'autre rive de l'Aube ; en même temps, il reçut la nouvelle que l'armée de Silésie, commandée par Blücher, s'avancait rapidement sur la route de Châlons à Meaux, et avait déjà débordé sa gauche. Il se décida alors à se retirer sur Nogent, pour se porter de là par la traverse sur la route de Châlons.

Le 5 au soir, je reçus l'ordre d'aller explorer la traverse qui conduit de Nogent à Montmirail par Villenauxe et Sézanne, et de revenir auprès de l'Empereur pour lui dire ce que j'aurais remarqué sur les mouvements de l'ennemi. En arrivant à Nogent, j'allai voir le maréchal Marmont, qui s'y trouvait avec son corps d'armée ; je lui fis part de ma mission, et lui demandai s'il avait quelque information à me faire connaître. Il me reçut avec cet air hautain et railleur qui lui était commun avec le maréchal Macdonald. Il me dit avec un demi-sourire :

— Mon Dieu, vous verrez par vous-même ; du reste, vous pourriez bien être pris par les cosaques qui rôdent sur cette route.

Je lui dis :

— Monsieur le maréchal, peu importe, j'ai ma mission à remplir ; je vous prie seulement de me faire donner un guide.

Il me répondit :

— Adressez-vous à la municipalité, et me tourna le dos.

Après avoir fait reposer mon cheval, je partis à la pointe du jour avec mon guide, qui n'alla pas loin et me quitta en me disant :

— Vous voilà sur la route de Villenauxe ; allez toujours tout droit.

Cette route était un bourbier dont on ne peut se faire d'idée ; c'était une terre grasse et argileuse d'où mon cheval avait beaucoup de peine à se tirer. A cette époque, on ne s'était pas encore occupé des chemins vicinaux ; ils étaient dans toute la France et même aux portes de Paris dans un état déplorable ; plus j'avais, moins je concevais comment l'artillerie pourrait passer par de tels chemins. Il est probable que l'ennemi l'avait jugé comme moi impraticable, car j'arrivai jusqu'à Sézanne sans avoir entendu parler même d'une reconnaissance de cosaques.

Je couchai à Sézanne, ne pouvant aller plus loin, et j'appris le lendemain en m'éveillant que le maréchal Marmont et tout son corps d'armée étaient déjà passés ; l'Empereur était déjà annoncé, et ma mission étant devenue inutile, je rejoignis le quartier impérial.

Quand nous arrivâmes sur les hauteurs qui dominent la rivière appelée le Petit-Morin, le corps du maréchal Marmont était déjà aux prises avec l'ennemi. L'infanterie de la Garde, avec ses hauts bonnets à poil, se mit en ligne et couronna les hauteurs ; il fut aisé alors de voir l'effet que produisait sur l'ennemi cette apparition inattendue ; on remarqua dans ses lignes de l'hésitation et du flottement. Cependant les dragons de la Garde ayant passé la rivière sur notre droite, firent une charge à fond sur les bataillons ennemis, et quand nous arrivâmes sur la route de Châlons, nous apprîmes que le général russe Alsoufieff venait d'être pris avec tout son état-major, et sa division détruite ; en sorte que le corps de Blücher se trouvait coupé en deux. Les soldats russes avaient jeté leurs armes et s'étaient sauvés dans les bois. Les paysans leur firent une rude chasse ; on voyait jusqu'à des gamins de douze ans, portant chacun deux fusils sur leurs épaules, faire marcher devant eux deux ou trois de ces gaillards, et les amenant en triomphe à l'Empereur. On fit de la sorte une grande quantité de prisonniers ; mais comme l'ennemi occupait la route de Paris, on ne put les diriger tout de suite sur la capitale, en sorte

que plusieurs s'échappèrent dans la nuit. Cette journée fut nommée le combat de Champaubert.

Le lendemain eut lieu celui de Montmirail, et ce dernier combat fut très sanglant ; l'ennemi s'était retranché avec des troupes d'élite dans la grande ferme de la Haute-Epine ; il fallait, pour l'emporter, faire avancer la Garde.

Je vis alors une chose qui me toucha et m'émut profondément : le vieux maréchal Lefebvre se mit à pied à la tête d'un bataillon de la Vieille Garde pour le conduire à l'ennemi ; il avait par-dessus son uniforme une petite redingote fauve avec un petit collet dit à la bavaroise ; sa physionomie était grave et triste, et semblait déjà porter le deuil de toutes nos gloires passées, et je crois qu'il eût été bien aise de trouver la mort à l'attaque de la Haute-Epine. L'affaire fut chaude et meurtrière ; plusieurs généraux de la Garde y furent blessés, entre autres le général Michel, qui reçut une balle dans le bras. Quand j'entrai à la Haute-Epine, un chirurgien était occupé à extraire cette balle, et lui fit une large et profonde incision au bras ; le bon général criait ; plusieurs officiers étaient scandalisés de ses cris, mais j'avoue que je les trouvais tout naturels ; cependant je m'en souvins dans une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

L'ennemi s'étant retiré par sa gauche sur Château-Thierry, la route de Paris devint libre, et l'on put diriger sur la capitale le général Alsoufiéff et tous les prisonniers, s'élevant à peu près à 5 000 hommes.

Le lendemain, l'armée se dirigea sur Château-Thierry, et eut affaire au corps d'Yorck ; elle n'eut pas de peine à lui faire repasser la Marne, mais elle ne put le suivre au-delà, l'ennemi ayant établi de formidables batteries à droite et à gauche du pont, auquel il avait mis le feu. L'Empereur coucha au château de Nesle, et je reçus l'ordre du général Drouot de monter à cheval une heure avant le jour pour l'accompagner au pont de Château-Thierry, qu'il était chargé de faire réparer ; après quoi, je fus me jeter sur la paille avec beaucoup d'autres officiers.

J'étais à côté d'un chef d'escadron nommé Richebé, aide de camp du duc de Trévise ; il était fils d'un brasseur de Lille ; c'était un garçon gai, jovial et toujours de bonne humeur ; tout à coup, au milieu de la nuit, il me dit :

— J'ai dans l'idée que je serai tué demain.

En couverture : portrait équestre de Napoléon I^{er}.
Dessin d'Ernest Meissonnier, © Photo Josse/Leemage.
Scène de bataille, © D.R.

© 2014, Editions Omnibus, pour la présente édition
ISBN : 978-2-258-10612-3 N° Editeur : 786
Dépôt légal : janvier 2014

Omnibus

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

omnibus

— Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
ou sur le fil Twitter
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies*